



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

— On voit beaucoup de capotes en satin rose, ornées d'un nœud de gaze dans lequel s'entremêlent quelques branches de fleurs. Un voile de blonde cousu au bord est toujours de bon style, mais le voile en point d'Angleterre atteste encore un plus haut degré d'élégance.

— Sur des chapeaux en satin on place deux plumes : une de moyenne grandeur, l'autre plus petite ; elles sont arrêtées au bas par un nœud et remontent en s'inclinant au-dessus de la forme du chapeau. Des plumes roses ainsi placées sur des chapeaux en satin gris-perle, doublés de satin ou de velours rose, ont été remarqués ces jours derniers à l'Opéra.

— Des chapeaux en satin blanc ou de satin jaune-paille, ornés de plumes blanches, sont aussi beaucoup adoptés.

— Les chapeaux en satin vert, doublés de velours noir et ornés d'un bouquet de

fleurs, forment aujourd'hui la mode la plus générale. On porte aussi beaucoup de chapeaux de satin ou de velours noir, doublés en vert, et ornés d'une fleur verte ayant le calice noir, ou d'une fleur noire ayant le calice et les pétales verts.

— La passe des chapeaux est un peu plus grande que celles que nous avons vues cet été ; elle est assez évasée et courte du milieu ; elle descend assez bas sur les joues. Quant à la forme, elle est petite et toujours plus étroite du haut que du bas.

— Sur les chapeaux de velours noir on emploie des rubans en satin brochés en couleur : vert sur noir, orange sur noir, etc.

— Une jolie capote en velours noir est garnie de rubans de gaze noire brochée en rose, et d'une fleur rose et noire.

— Au bord de ces capotes on peut mettre un demi-voile de blonde noire.

— Il est à remarquer que les chapeaux en velours noir, négligés, se font un peu

plus grands que les chapeaux en étoffe. On en voit beaucoup ornés de plumes noires et d'un demi-voile de blonde.

— Des fleurs couleur orange se placent sur des chapeaux en velours noir.

— Les bonnets de blonde pour soirées ont les fonds très-petits et dégagent parfaitement la nuque; la garniture du devant est placée très en arrière de la tête, mais une guirlande de petites fleurs, ou un cordon de légers feuillages, traverse le front et s'arrête de chaque côté du bonnet. On met très-peu de garnitures.

— Quant aux coiffures, elles n'ont point de genres déterminés : elles sont hautes, basses, antiques, ou modernes, selon le goût du coiffeur et la physionomie de la personne. Les bandeaux sont en majorité. Cependant il est à remarquer que les boucles se portent toutes maintenant très-basses sur les joues. Beaucoup de femmes ne portent que deux grosses boucles tournées en tirebouchons de chaque côté des joues. C'est un genre très-adopté, et qui tient le milieu entre les bandeaux lisses et les touffes.

— Pour toilettes de ville, nous ne voyons rien d'aussi nombreux et de mieux choisi que les foulards. Une robe de foulard à dessins bariolés, un immense cachemire vert, noir, ou jaune-bistre, une capote en satin avec un voile en point, forment aujourd'hui la toilette de la plupart des femmes de bon goût que l'on rencontre dans les promenades.

— Quant aux formes de robes, il n'y a point d'innovations remarquables. Les corsages des robes habillées sont ronds ou à pointes, très-tendus du bas et drapés sur la poitrine; manches amples et à double sabot; les jupons d'une largeur excessive.

— Au haut des manches longues quelques couturières mettent, au lieu du double plissé qui retenait les plis, une petite pièce plate, arrondie comme une épaulette, ou formant trois pointes qui retiennent les plis de la manche.

— Les grands schalls écossais, à carreaux de couleur, se portent le matin en grand négligé; ils tiennent lieu de manteaux. Quelques femmes ont fait faire des manteaux avec ces schalls; la frange se trouve au bas du manteau et sur les deux devans; la partie du schall qui retombe pour former le grand collet est aussi garnie de franges.

— Jamais on n'a tant vu de manteaux que cette année; tous les magasins de Paris qui tiennent cet article en ont d'immenses assortimens.

— On ne peut abandonner la couleur rouge pour les manteaux : cette nuance mêlée avec du noir est la plus généralement adoptée pour manteaux de fatigue.

— Pour ce dernier usage, on emploie aussi beaucoup de mérinos et de flanelles imprimées.

— Pour manteaux tout-à-fait ordinaires on trouve un tissu, appelé *laine de Saxe*, qui est très-moelleux, chaud et excellent surtout pour faire des manteaux de voyage.

Aux familles habitant la province et la campagne. — M. Armand Robin, négociant-commissionnaire, rue de Choiseul, n° 12, étant spécialement chargé de l'envoi des objets nouveaux qui paraissent dans les journaux des modes, des demoiselles, etc., et étant par ce fait continuellement en rapport avec tous les fabricans et marchands les mieux assortis, offre une occasion facile et une économie réelle aux personnes qui habitent la province, en se chargeant, *gratuitement et sans argent d'avance*, de leur commission au détail pour toutes les marchandises en général des différentes manufactures et magasins de la capitale, par telle petite quantité que ce soit.

Les commissions arrivent jusqu'à leur destination sans autres frais que ceux du port et de l'emballage; on rembourse au porteur de la diligence en recevant la caisse. (*Affranchir.*)

UN BROUILLARD

EN RUSSIE.

FRAGMENT D'UN OUVRAGE INÉDIT.

L'horloge de l'église venait de sonner deux heures ; une obscurité complète, un silence effrayant enveloppaient la ville d'Archangel.

Debout devant une croisée ouverte, une jeune fille, tremblante comme la feuille, blanche comme le lin, écoutait avec angoisse ; son regard avide plongeait dans cette masse ténébreuse où pas une forme n'aurait pu se dessiner.

Elle ne sentait pas, la pauvre jeune fille, le froid cuisant qui coupait son visage et glaçait ses mains, ni l'odeur fétide qu'apportait un épais brouillard. Un vent du nord soufflait avec violence, et s'engouffrant dans l'intervalle des portes, produisait des sons bizarres, confus, terribles, semblables aux hurlemens des damnés !

Parfois il entrait rapidement par la fenêtre, et, saisissant au passage de légers objets épars dans la chambre, il les faisait tourbillonner autour de Daïla. Chacun de ses mouvemens causait de vifs tressaillemens à la jeune fille, qui suivait d'un regard effrayé la cause de son inquiétude, et respirait moins péniblement en reconnaissant que le bruit qu'elle entendait n'était pas produit par la marche de son gardien !

II.

Daïla, élevée en France par les soins d'une protectrice généreuse, adorée de celui auquel son cœur s'est donné, Daïla s'est trouvée tout-à-coup arrachée aux douceurs de l'amitié et de l'amour, et, remise à l'autorité de Mindorf, marchand d'Archangel, qui a promis à la famille de l'amant de Daïla de retenir la jeune captive jusqu'à ce que l'homme qu'elle aime soit parvenu à l'oublier.

Fédora, la fille de Mindorf, touchée

des pleurs de l'intéressante exilée, lui a voué la plus tendre affection, bien que son cœur fût déjà rempli par le sentiment passionné qu'elle ressent pour Frédéric, son époux.

Des affaires politiques, dans lesquelles se trouva compromis Frédéric, ont fait arrêter et mettre en prison l'imprudent époux de Fédora. Après plusieurs mois d'attente et de douleur, Fédora est parvenue à gagner le geôlier de la prison où Frédéric est retenu. Ils vont quitter la Russie pour aller en France, où les appellent les parens de Frédéric. Mais Fédora n'abandonnera pas son amie dans la terre d'exil : elle s'est engagée à la remettre dans les bras de ses premiers protecteurs.

Waldir, ami dévoué de Frédéric, a offert son aide pour favoriser la fuite de ces trois personnes. Il doit venir cette nuit soustraire Daïla au pouvoir de Mindorf.

III.

L'obscurité avait disparu, mais un brouillard épais et infect dérobait l'aspect de tous les objets. Comme Daïla se disposait à suivre le pêcheur, après avoir mille fois remercié Waldir, Fédora parut, tenant dans ses bras son fils encore endormi.

« Je vous apporte mon enfant, dit-elle » à Daïla ; j'ai pensé qu'un de ses cris » pouvait trahir son père : je vous laisse » ce cher trésor. »

Daïla prit le petit Michel et le baisa presque aussi tendrement que sa mère, qui, avec Waldir, se rendit en toute hâte au lieu où Frédéric avait dû se diriger en sortant de la prison.

Ils l'y trouvèrent en effet ; elle se jeta éperdue sur le sein de son époux ; puis, elle désigna de la main le côté où devait être la barque qui leur ferait traverser la Dwina.

Le brouillard, qui leur était favorable sous quelque rapport, puisqu'il empêchait qu'ils fussent reconnus, cachait à leurs regards la barque préparée pour eux

long-tems ils parcoururent le rivage sans l'apercevoir.

Le batelier, qui commençait à s'en-nuyer du retard de ceux qu'il attendait, se mit à entonner une chanson du pays. Ils tournèrent leurs pas vers l'endroit d'où partait le chant, et trouvèrent enfin l'homme qu'ils cherchaient.

« Holà! vite au large, dit Frédéric, nous sommes pressés.

— Par notre grand saint Nicolas, je jure qu'il ne sera pas facile de gagner l'autre rive, avec ce mur blanc qui nous cache la route que nous devons suivre.

— Partons, partons, » reprit Frédéric.

Le vieux batelier murmurait entre ses dents, sur la folie qu'il y avait à s'embarquer par un tems pareil; mais en voyant les regards inquiets et tendres que Fédora jetait sur Frédéric, le grognard imagina que cette belle jeune fille se sauvait avec un amant, et qu'elle craignait de se voir poursuivie par quelque personne de sa famille. Le vieux Pierre aurait été fâché de détruire le bonheur de la jolie aventurière, il se tut.

Frédéric serra la main de Waldir, lui dit quelques mots à l'oreille et entra dans la barque avec Fédora. Pierre prit les rames et frappa lentement les ondes froides de la Dwina.

IV.

Enveloppée d'une pelisse qui pourtant la garantissait mal du froid, l'orpheline tenait serré contre son sein le petit Michel, qui pleurait en demandant sa mère.

De moment en moment, une couche plus compacte se plaçait devant les yeux des voyageurs. La poitrine de Daïla s'oppressait et une nouvelle inquiétude vint la tourmenter.

Le pêcheur ramait au hasard, n'apercevant rien au-delà de deux pieds. Il ne songeait plus à distraire Daïla, ou à faire taire les cris du petit Michel, une seule réflexion l'occupait; il pensait aux rochers aigus qui s'élèvent dans quelques parties

de la Dwina, et sur lesquels s'étaient souvent brisées des embarcations.

L'oppression de Daïla s'augmentait. Ses yeux errans cherchaient en vain une issue dans cette atmosphère froide et blanche qui l'investissait de toutes parts, qui s'appuyait sur son front, s'introduisait sous ses lèvres. Elle s'agitait péniblement dans le fond de la barque, fermait les paupières et les rouvrait instinctivement avec l'espoir de retrouver l'air dégagé des vapeurs corruptrices qui le viciaient, mais toujours elle revoyait cette masse terne et flottante étendue sur elle comme les ailes de la mort.

« Il me semble, dit Daïla au pêcheur, qu'il y a long-tems que nous sommes sur le fleuve?

— Vous ne vous trompez pas, mais sait-on seulement où l'on va quand on a les yeux bouchés par un vilain nuage comme celui-ci?

— Comment ferons-nous donc pour rejoindre les personnes qui m'attendent?

— Si la Sainte-Vierge ne vient à notre aide, je doute que nous nous tirions de ce mauvais pas.

— Quoi! nous pourrions mourir ainsi?

— Ma foi, nous ne serions pas les premiers qu'on aurait vus périr par un tems pareil. »

Un frisson d'effroi parcourut le corps de Daïla, elle fit un soupir plaintif et se mit à prier dans son cœur celle que les marins invoquent sous le nom d'Étoile du matin.

« Mon enfant, mon enfant! cria d'un ton douloureux une voix perçant le brouillard.

— Fédora, répond aussitôt l'orpheline, où êtes-vous?

— Me voici, répliqua Fédora, mais je ne vous vois pas.»

Il y avait dans cette communication privée du secours de la vue quelque chose d'étrange, de fantastique, qui agissait désagréablement sur les nerfs. Être si près les uns des autres, sans pouvoir saisir le point de contact, plonger un regard avide

et impuissant dans l'espace, et n'y rencontrer toujours qu'un voile sans transparence et sans mouvement, c'était là je ne sais quelle lutte où l'âme imprimait au corps une sorte d'irritation fébrile.

Daïla étendait ses bras hors de la barque, espérant rencontrer la main de Fédora, mais le vide seul s'offrait à cette main; les voix s'affaiblissaient, ce qui montrait que les barques s'éloignaient l'une de l'autre.

« Holà ! criait Pierre au pêcheur, par ici ! amarrons les barques.

— Alors, avancez. »

Et les voix se rapprochaient, mais les barques glissaient rapides sur les flots.

Après un travail assez long de la part des bateliers, Fédora perdant l'espoir de sortir de ce nouveau chaos, se prit à pleurer amèrement en disant :

« Mon enfant, mon cher ange ! faut-il donc mourir sans te tenir dans mes bras ? »

Puis on entendait Frédéric consoler sa femme, l'exhorter à prendre courage.

Tout-à-coup le soleil se dégagant de l'océan de vapeurs qui l'environnait, lança un rayon de lumière qui vint illuminer les deux barques; elles se touchaient presque.

Fédora fait un cri de joie, elle tend les bras vers son enfant.

Par un mouvement prompt comme l'éclair, Daïla jette l'enfant sur les genoux de sa mère, qui fait une exclamation d'effroi devant l'heureuse audace de Daïla.

La disparition du soleil, perdu de nouveau dans le brouillard, rend à Daïla ses premières terreurs; elle croit un moment que Fédora, heureuse d'avoir retrouvé son fils, ne va plus songer qu'à lui, et qu'elle oubliera celle qui vient de le lui rendre d'une manière miraculeuse.

Cette pensée renouvelle ses angoisses; pourtant elle ne se repent pas d'avoir livré le gage qui faisait sa sûreté, le regret du bien ne saurait avoir accès dans l'âme sublime de Daïla. Elle joint les mains, laisse tomber sa tête, et commence pour elle la

prière des agonisants, car la défaillance qu'elle éprouve lui annonce les sombres approches de la mort !

Ses lèvres murmurèrent long-tems des paroles de résignation et de paix !... Elle fut tirée de ce recueillement par une exclamation du pêcheur.

« L'horizon s'éclaircit, dit-il, nous ne périrons pas cette fois. »

Daïla ouvrit les yeux et distingua plusieurs objets encore mal dessinés, mais dont l'aspect incertain attestait néanmoins la fuite du brouillard.

En effet, au bout d'une demi-heure, des rayons lumineux avaient entièrement dissipé les vapeurs qui obscurcissaient l'air.

Le pêcheur reconnut alors qu'il était fort éloigné du lieu où Daïla devait aborder. Il donna une autre direction à son bateau et se mit à ramer avec un redoublement d'ardeur.

En arrivant à l'endroit convenu, Daïla aperçut sur le rivage un jeune garçon qui semblait lui faire des signes. Dès qu'elle fut à portée de l'entendre, il lui cria :

« Est-ce vous qui devez rejoindre deux personnes qui sont là-bas dans cette cabane ?

— C'est moi, répondit joyeusement Daïla. »

Puis, ayant dit adieu au pêcheur, elle suivit son petit conducteur.

Fédora vint au devant d'elle, toutes deux s'embrassèrent avec la joie qu'on ressent à se revoir après avoir couru les mêmes dangers.

Les voyageurs se remirent promptement en route, impatients d'atteindre la terre du repos et du bonheur.

D'un cri de plaisir Daïla salua la France, où elle retrouva son amant, dont le cœur n'avait pas cessé de battre pour elle.

Fédora et son époux s'accoutumèrent bientôt à un pays qui leur offrait les charmes de la famille et de la sécurité.

JOSÉPHINE LEBASSU.

LE SABBAT DES SORCIÈRES,

Traduit de l'allemand. Chez Renduel.

Ce roman, publié il y a un an, est le dernier ouvrage de Tieck, écrivain qui se place à côté de Goëthe dans la littérature allemande. Voici les faits et les personnages introduits dans cette production basée sur des chroniques de 1459.

Ce fut la mode au quinzième siècle de brûler les hérétiques et les sorciers. En 1458, la ville d'Arras devint le principal théâtre de ces sanglantes exécutions pour crimes de *vauderies*, c'est-à-dire de sorcellerie. Les crapauds jouaient un grand rôle dans les sortilèges. Chaque nouveau sorcier recevait des mains du diable, par l'entremise de son parrain ou de sa marraine, dans la cérémonie du baptême diabolique, un crapaud vivant, habillé d'un manteau et d'un capuchon de drap on de velours. Ce crapaud, animé par le diable même, veillait sur son maître, l'avertissait de se rendre au sabbat magique, l'y conduisait en faisant des sauts d'une longueur et d'une rapidité effrayante, lui fournissait de son propre corps une liqueur qui servait à la préparation de l'onguent magique et de toutes sortes de poisons merveilleux, et lui rendait mille autres services de ce genre. Mais ce n'est pas tout : le diable imprimait, avec une pièce de monnaie d'or, sur la prunelle de l'œil gauche de l'initié, la figure d'un très-petit crapaud qui servait aux sorciers de signe de reconnaissance. C'est sans doute ce petit crapaud imperceptible que l'évêque de Baruth avait le privilège de découvrir dans les yeux des *vaudois*.

Sous le prétexte de révélations faites par Robert avant sa mort, on arrêta à Arras une M^{me} Catherine Deniselle, qui passait pour femme galante; un vieux peintre nommé Labitte, faiseur de chansons et de ballades, connu dans la ville pour ses bons mots et sa vie joyeuse. Ils

furent mis à la torture, et avouèrent qu'ils étaient allés aux assemblées des *vaudois*. et qu'ils y avaient vu beaucoup de personnes de la ville. Labitte avait essayé de se couper la langue avec un canif, et comme il ne pouvait plus parler, on lui fit écrire sa confession. Le procès fut suivi avec beaucoup d'activité par l'évêque de Baruth et par le doyen du chapitre d'Arras, nommé Dubois. On arrêta encore quelques gens du peuple et des femmes de la campagne, qui firent également des aveux après avoir été préalablement torturés. Le comte d'Étampes se rendit à Arras, au nom du duc de Bourgogne, pendant la durée du procès, et il pressa même le jugement des prisonniers.

Enfin, le 9 mai, tous les coupables furent amenés sur un grand échafaud dans la cour de l'évêché, et revêtus de mitres où l'on avait peint des hommes faisant hommage au diable. Tout le peuple de la ville et des environs, à plusieurs lieues à la ronde, était accouru pour cette terrible cérémonie. L'inquisiteur commença par faire un long discours pour expliquer ce qu'était la *vauderie*. Lorsqu'on voulait s'y rendre, disait-il, on frottait un bâton d'un onguent composé avec les cendres d'un crapaud à qui l'on avait fait manger une hostie consacrée, et avec de la poussière d'os humains détrempés dans le sang d'un petit enfant; puis l'on montait à califourchon sur ce bâton, et l'on était aussitôt transporté par les airs aux lieux où s'assemblaient les *vaudois*. Là, se trouvait le diable sous la forme d'un singe, d'un bouc ou d'un chien, quelquefois même d'un homme.

Les *vaudois* lui rendaient hommage et l'adoraient avec les cérémonies les plus sales qu'on pût imaginer. Quand l'inquisiteur eut fini, il interpella les accusés, et leur demanda si tout cela n'était pas vrai? Ils répondirent que oui. Alors leur sentence fut prononcée; ils furent retranchés de l'église et livrés aux bras séculiers. Leurs héritages étaient confisqués au profit du seigneur, et leurs biens-meubles au

profit de l'évêque. Mais lorsque ces malheureuses victimes entendirent qu'elles allaient être brûlées, elles se mirent à pousser des cris, accusant leurs juges, et racontant que c'était à force de tortures et de promesses qu'on leur avait arraché des aveux, mais que rien de tout cela n'était vrai. Elles n'en furent pas moins brûlées en protestant de leur innocence.

L'année suivante, les poursuites continuèrent, non plus contre des gens du bas peuple, mais contre de riches bourgeois, des échevins; enfin on prit un chevalier Payen de Beaufort, homme respectable, âgé de 72 ans, qui tenait à une famille nombreuse et puissante. Prévenu qu'on l'accuserait de *vauderie*, il ne voulut jamais s'enfuir, tant il trouvait la chose déraisonnable. Lorsqu'il fut arrêté, il demanda à parler au comte d'Étampes, qui refusa absolument de le voir. Bientôt Antoine Saquepée, un des plus riches bourgeois d'Arras, Jean Josset, aubergiste, tous deux échevins de la ville, et Carrioux, autre riche bourgeois, furent emprisonnés comme *vaudois*. Les uns répétèrent leurs aveux au pied du bûcher, demandèrent grâce de la vie, et furent condamnés au fouet, à la prison et à d'énormes amendes. D'autres, révoltés des crimes qu'on leur imputait, rétractèrent leurs aveux arrachés par les tortures, et moururent au milieu des flammes. Leurs biens furent confisqués, d'après les privilèges d'Arras; la confiscation aurait dû être pour la ville, mais le comte d'Étampes et les autres officiers du duc de Bourgogne s'en emparèrent.

Album.

L'Opéra Italien est toujours le privilégié de la mode, bien que son répertoire ne soit pas très-varié; mais Rossini soutient tout de son talent toujours si grand, toujours si applaudi.

— Coup sur coup, nous avons eu deux sortes de solennités au Gymnase-Dramatique. La première était une représentation extraordinaire au bénéfice de Bouffé; la seconde, la première représentation de *la Dugazon*, vaudeville en un acte, de MM. Scribe et Paulin. La représentation au bénéfice de Bouffé a été extrêmement brillante; elle a rapporté plus de 8,000 fr. A côté de l'extraordinaire de la soirée était un vaudeville intitulé *Christophe*, ouvrage à travestissemens dans lequel Bouffé est fort amusant. Il représente tour à tour un chef de cuisine dramomane, une nourrice, un ci-devant jeune homme, un cocher de fiacre, une danseuse de l'Opéra. Dans ce dernier rôle il est on ne peut plus amusant. *La Dugazon* est une comédie fondée en grande partie sur le préjugé que le monde conserve contre les comédiens. C'est en même tems une leçon assez amusante donnée par une vieille femme à un fat. L'étourdi qui croyait mystifier, est attrapé cruellement, car, à la fin de l'ouvrage, il perd une jeune femme charmante et une fortune de 400,000 fr. Si la leçon pouvait profiter à tous les fats que la société renferme!...

— M^{me} Allan-Despréaux, remise tout-à-fait de l'indisposition légitime qui l'avait éloignée de la scène, a fait une rentrée brillante au Gymnase-Dramatique.

— On ne sait plus que penser de l'avenir dramatique de M^{me} Dorval. Les uns disent qu'elle est engagée à la Comédie-Française; les autres, qu'elle restera en-

core long-tems en province. Nous attendrons la première représentation de cette actrice à Paris, pour être bien sûrs de ce que l'on avance.

— C'est en présence d'une assemblée immense, de l'élite de la société de la capitale, de toutes les illustrations contemporaines, que la première représentation de *Marie Tudor* a été donnée jeudi, au théâtre de la Porte-S^t-Martin. Le succès a été grand, bien qu'une légère opposition ait éclaté en différens endroits; mais cette opposition cessera après quelques coupures, quelques corrections nécessaires. L'histoire, il ne faut pas la chercher dans ce drame; Marie Tudor est le prétexte à une intrigue d'un intérêt puissant. Ce sont de royales amours, de royales jalousies, de royales fureurs! M. Victor Hugo a compris que le parterre est souvent plus touché par les grandes infortunes que par celles de la vie privée. Marie Tudor trompée, trahie, s'abandonnant à toute la rage que peut lui inspirer une passion violente, commandant le meurtre, allant dans son délire jusqu'à toucher la main du bourreau, puis redevenant femme, c'est-à-dire faible, craintive, aimante, disposée à pardonner, est une tragique et saisissante peinture. A côté de la reine, sont jetées les deux victimes de sa passion, une pauvre jeune ouvrière, une pauvre jeune fille qui l'aimaient, et qui ont à souffrir mille tortures, jusqu'au moment où la main d'un ambitieux vient leur rendre le bonheur. On conçoit le parti que M. Victor Hugo a pu tirer d'une pareille conception.

Des scènes, d'un effet impossible à rendre, ont excité des transports universels. On a applaudi à tout rompre, quand

le nom de l'auteur a été proclamé; on a rappelé M^{lle} Georges, superbe sous les traits de Marie, et dont la sombre énergie, surtout aux scènes du dénouement, est d'un effet prodigieux. Avec ces élémens de succès, tous appartenant à l'auteur, aux artistes, il faut ajouter le prestige des décors, de la mise en scène. Il y a surtout une vue de Londres pendant la nuit, de Londres illuminé pendant une procession de mort, qui serait à elle seule capable d'attirer tout Paris à la Porte-Saint-Martin.

— Le roman d'*Indiana*, qui a fait tant de bruit dans le monde, a fourni le sujet d'un drame en cinq actes, dont le succès a été complet, et qui promet d'abondantes recettes au théâtre de la Gaité. Il est beaucoup mieux joué qu'on ne s'y serait attendu. Les trois premiers actes de cette production nouvelle sont, en grande partie, empruntés au roman, mais les deux derniers sont de M. Francis, qui a composé le drame, en compagnie de M. Léon Halévy. En s'écartant du roman, il a eu cependant le bonheur, sans trop sortir de l'action qui lui était imposée, pour ainsi dire, d'arriver à un dénouement aussi remarquable que plein d'intérêt. *Indiana* a fait répandre bien des larmes, et il est à croire que sa vogue sera de longue durée. Les âmes sensibles du boulevard se sont grandement apitoyées sur la malheureuse destinée de cette pauvre jeune femme, mariée à un vieillard qu'elle ne saurait aimer, et trouvant dans son ménage tous les tourmens de l'enfer.

A ce Numéro est jointe la planche 1014.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne chez M. LAFITTE, au PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Libraires des Départemens.
Les lettres d'envoi doivent être adressées franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DUBREUIL-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris



Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra
 Chapeau en satin Robe en Cachemire Tablet des Mains de
 M^{lle} Mathilde rue du Bac 39. Mantelet en Velours des M^{mes}
 de M^{me} Pagan rue Vivienne 13.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place London

Ayuntamiento de Madrid

be
an
et